HAL
open science

L'enfant dans son rapport à l'altérité

Jean-Claude Quentel

To cite this version:

Jean-Claude Quentel. L'enfant dans son rapport à l'altérité. Psychoanalyse, 1994, Psychoses, 9, pp.35-52. halshs-01228854

HAL Id: halshs-01228854

https://shs.hal.science/halshs-01228854

Submitted on 13 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL
archives-ouvertes.fr

L'enfant dans son rapport à l'altérité

Jean-Claude Quentel

To cite this version:

Jean-Claude Quentel. L'enfant dans son rapport à l'altérité. Psychoanalyse, Peeters, Leuven, 1994, Psychoses, pp.35-52. <halshs-01228854>

HAL Id: halshs-01228854

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01228854

Submitted on 13 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L' ENFANT DANS SON RAPPORT À L' ALTÉRITÉ *

Jean-Claude Quentel

La psychanalyse prétend n'avoir affaire qu'à un sujet, c'est-à-dire notamment ne pas avoir à tenir compte, en principe, de considérations d'âge, pas plus que de sexe ou de couleur de peau. Dans une telle perspective, on ne voit pas pourquoi l'enfant poserait un problème particulier. Il suffit d'admettre qu'il participe du registre de l'historicité et n'est donc pas réductible au devenir ou à la maturation dont traite précisément la psychologie de l'enfant — laquelle n'est jamais dissociée, ni en pratique, ni en théorie, d'une psychogénétique. De ce point de vue, il est un sujet comme un autre.

Dans les faits, en revanche, ce n'est pas si simple et on en vient rapidement à se demander si l'enfant n'est pas malgré tout un sujet un peu particulier. Il a quand même fallu, pour lui, déroger d'emblée aux règles de la technique psychanalytique et admettre en même temps que, si tout, peut-être, est langage, comme certains le prétendent, le verbal n'est pas en tout cas le seul registre sur lequel peut opérer la cure. Ce qui, on en conviendra, n'est pas rien...

Cet enfant qui déjà a conduit à des modifications de conséquence dans la pratique de la psychanalyse à son niveau constitue en fait, différemment, certes, selon les écoles, un thème essentiel sur lequel on éprouve régulièrement le besoin de revenir et de se réinterroger. Et il représente finalement un enjeu d'importance. En effet, si elle ne peut se désintéresser de lui, la psychanalyse risque toujours, au contact de l'enfant, de s'infléchir vers un type d'abord où elle viendrait indéniablement se fourvoyer. Il est à cet égard le germe de bien des dissensions...

Je voudrais reprendre ici certaines questions que l'enfant oblige le psychanalyste à se poser, mais, au-delà du psychanalyste, le thérapeute, voire simplement le psychologue

---

* Communication faite à l'Ecole belge de psychanalyse, le 23 mars 1990.

clinicien. Elles concernent son statut et je me propose très précisément de réfléchir sur son rapport à la dimension de l'altérité que j'envisagerai en termes de processus. De cette réflexion que je mènerai en m'appuyant sur la théorie de la médiation élaborée par le Professeur Jean Gagnepain, j'essayerai par la suite de tirer un certain nombre de conséquences.

1. De l'enfant dans l'adulte à l'adulte dans l'enfant.

- I -

Que l'enfant puisse poser problème à la psychanalyse n'est pas à première vue sans surprendre. En effet, il est incontestable qu'elle en a elle-même totalement renouvelé l'abord. Et tout, par ailleurs, dans la théorie comme dans la pratique analytique renvoie à l'enfant. Au niveau de la cure, on ne parle finalement que de lui. S'il participe de l'Autre scène, il est en quelque sorte celui qui tire toutes les ficelles et qui occupe en même temps le plateau. Son importance est telle que tout ou presque dans la théorie s'ordonne conceptuellement à partir de la référence qu'il constitue. Par conséquent, l'enfant de la psychanalyse, celui auquel nous sommes constamment renvoyés, ne pose aucune difficulté.

Cet enfant-là serait-il fondamentalement différent de celui, en chair et en os, si je puis dire, auquel la même psychanalyse peut se trouver par ailleurs confrontée? Il n'est pas, en tout cas, le fruit d'une observation directe et c'est un premier point essentiel. Seule la psychanalyse a véritablement accès à ce domaine très particulier que représente l'enfant demeurant en l'adulte. C'est ce qui fait l'originalité du discours qu'elle tient à son propos. Elle révèle une enfance qui échappe à toute étude du type de celle que propose la psychologie de l'enfant. Freud rappelle très clairement cet aspect en 1920, dans la préface à la 4° édition des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* : "s'il était vrai, en général, écrit-il, que l'observation directe des enfants suffît, nous aurions pu nous épargner la peine d'écrire ce livre"[1].

Il a fallu que ses patients toujours en reviennent, sur le divan, à leur propre enfance pour que Freud élabore à ce sujet un discours totalement novateur et rompe, notamment, avec l'évolutionnisme ambiant dans lequel il baigne alors. Ce dernier a autorisé, en situant l'enfant comme un simple maillon dans la chaîne du développement, l'avènement d'une nouvelle discipline qui s'en est emparé comme objet. A la prégnance d'un tel modèle, il fallait pouvoir échapper. D'ailleurs, Freud lui-même y succombe de temps en temps, ne dédaignant pas de puiser, tout au long de son œuvre, à ce courant évolutionniste et ne se privant pas, par exemple, d'en référer à la fameuse loi biogénétique fondamentale de Ernst Hæckel qui contribuera fortement à installer la psychologie de l'enfant naissante dans ses prétentions scientifiques[2] . Il découvre néanmoins, en se mettant à l'écoute de ses patients,

---

[1] . Paris, Gallimard, 1962, p. 12.

[2] . On peut déjà faire apparaître qu'en s'appuyant sur des références phylogénétiques, Freud cherche à résoudre des questions auxquelles la biologie de son époque, précisément, ne pouvait répondre, celle par exemple de l'origine de la contrainte inhérente à la prohibition de l'inceste ou celle, encore, de ce qu'il appelle "l'héritage archaïque" ou de la transmission, c'est-à-dire finalement de l'hérédité psychologique.

des réalités d'un tout autre registre, dont l'historicisme de son époque ne rend précisément pas compte et qu'il évacue même complètement.

Les hystériques, déjà, ont enseigné à Freud, en même temps qu'ils en venaient à évoquer leur enfance, que l'exposé linéaire, c'est-à-dire l'ordre de la chronologie ne pouvait être la seule dimension envisageable dans l'analyse du matériel pathogène. A côté d'un agencement en formes d'archives bien tenues, Freud découvre en effet une disposition concentrique autour d'un noyau central et un enchaînement logique fonction du contenu mental lui-même, réglant alors la surdétermination du symptôme[3]. Il apparaît, autrement dit, dès ce moment-là, que la stratification psychique est ordonnée d'une manière fort complexe, échappant à un montage pré-établi et uniformément orienté. C'est un second point tout à fait important, conduisant à se dissocier d'une démarche génétique s'appuyant sur une simple chronicité. Ultérieurement, l'étude du narcissisme et l'élaboration de la seconde topique ne feront que le confirmer en faisant ressortir très nettement dans la cure l'importance d'une démarche de construction portant sur le cours entier d'une existence, jusqu'à l'enfance du sujet, où seront prégnantes les vicissitudes de la relation à autrui.

L'enfant de Freud est précisément le fruit d'une démarche de construction dans l'analyse et nous touchons ici à un autre point fondamental. Il n'a par conséquent rien à voir, quoi qu'en disent certains, avec celui issu de la reconstruction piagétienne, par exemple. Dans les deux cas, en vérité, on part de l'adulte et il est même essentiel de relever qu'il ne peut en être autrement. Mais chez Piaget, on cherche à savoir comment l'enfant advient à l'homme en projetant rétrospectivement, à partir de l'idée qu'on se fait de ce dernier, des étapes purement logiques qui iront de la naissance jusqu'à l'état supposé de maturité. Il ne faut, par conséquent, pas s'y tromper : l'enfant de Piaget est également dans l'histoire, mais il n'est que dans l'histoire de son descripteur, lequel, n'étant pas véritablement à l'écoute de l'enfant et méconnaissant foncièrement l'enfant en lui, *conte* précisément à sa manière les étapes qu'il parcourt pour venir jusqu'à lui[1].

Un tel logicisme, c'est-à-dire en fait la réduction de l'histoire à la logique, empreint finalement toute théorie des étapes. Et s'il est vrai que Freud utilisera la notion de stade, elle se verra opposer rapidement celle de couche, la stratification s'articulant en fait au transfert, c'est-à-dire s'appréciant dans un contexte intersubjectif[2] . C'est dire que s'il ne s'agit aucunement de nier la genèse, elle n'est pas fondamentalement ce qui intéresse le psychanalyste, lequel fait valoir qu'elle doit se trouver reprise dans une histoire, c'est-à-dire finalement articulée à un certain type de rapport à autrui. Ceci constitue donc un autre point qu'il nous faut souligner. On ne saurait, sans risquer le ridicule, récuser ici le procès de maturation auquel le petit de l'homme se trouve soumis, mais seul importe dans le registre de l'humain la manière dont cette maturation vient faire sens pour le sujet.

Il ne suffit donc pas de faire apparaître que le développement est scandé de ruptures, comme l'énonce Wallon à l'encontre de Piaget, il est essentiel d'y faire ressortir

---

[3] . *Etudes sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1956, p. 232-234.

[1] . De telle sorte que l'on peut énoncer avec Lacan que si l'on sait tout ici de la logique de l'homme de science, celui-ci ne nous apprend rien ou presque sur l'enfant lui-même (la science et la vérité, in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 860).

[2] . *Cf.* notamment sur ce point Kaufmann P. *Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Denoël Gonthier, 1974, notamment p. 103.

le dessaisissement qui s'y joue, c'est-à-dire la perte de repères dans la relation, à compenser aussitôt par un complet remaniement du sujet et de nouvelles identifications. En remontant vers l'enfance du sujet, la cure a précisément pour but de faire revenir celui-ci sur les positions qu'il a assumées dans sa relation à autrui tout au long de son histoire et de l'amener à se questionner sur les types d'assurance qu'il a pu y chercher. Corrélative à cette démarche de construction et à cette conception de l'historicité du sujet, la notion d'après-coup rend compte pour Freud du fait que les événements auxquels ce sujet s'est trouvé confronté ont été constamment réélaborés. Cet effet de rétroaction obligeant à rompre avec une conception linéaire du temps ne peut que conduire à s'opposer au mouvement de rétrospection du logicisme qui marque la psychologie de l'enfant[1] . C'est encore un point important que je voulais soulever concernant l'enfant tel que l'appréhende la psychanalyse.

En fin de compte, pour en terminer avec cette reprise rapide des caractéristiques essentielles de l'enfant de la psychanalyse où se révèle par conséquent ce qui va distinguer l'approche de cette dernière de toute autre approche et, notamment, la rendre incompatible avec la démarche génétique, je rappellerai, truisme s'il en est pour la psychanalyse, que cet enfant est celui de l'inconscient. Freud fait régulièrement apparaître que l'inconscient de la vie psychique est assimilable à la phase infantile de cette vie en même temps que - proposition identique formulée dans l'autre sens - l'infantile est la source de l'inconscient. De telle sorte qu'une forme d'équation lie l'enfant et l'inconscient.

- 2 -

Le psychanalyste œuvrant à présent avec un enfant, en tant qu'il se présente dans cet être en voie de maturation physiologique qu'est le petit, paraît se trouver confronté d'emblée à une tout autre réalité. Il est incontestable, en tout cas, que la situation est particulière. On pourrait croire que l'analyste tient ici, véritablement, cet enfant qu'il ne faisait tout à l'heure que saisir dans la cure à travers la remémoration et qui, donc, bien que constamment présent dans le discours, viendrait plutôt là jouer l'arlésienne. On ne passe certes pas de l'irréel au réel, puisque la réalité de l'enfant en l'adulte se trouve déjà à tout moment éprouvée, mais l'enfant, cette fois, se matérialise dans le petit, c'est-à-dire le non-adulte. On peut avoir en définitive l'impression que l'enfant que nous ne pouvions qu'indirectement approcher se positive, qu'il est bien là. Aussi, le danger auquel va se heurter la psychanalyse, à travers cet enfant-là, est-il bien celui d'une positivation de son approche en même temps que de son élaboration théorique. En d'autres termes, elle va risquer de devenir prisonnière d'un réalisme de l'enfant.

Tous les points que j'ai tout à l'heure repérés et rapidement rassemblés pour faire apparaître l'originalité de l'enfant pour la psychanalyse, tel qu'il s'est fait jour à Freud à travers la cure de l'adulte, risquent ici du même coup de se trouver comme effacés. C'est une tendance à laquelle n'échappera aucune école, s'il est vrai qu'elles réagiront et réagissent différemment. Ce sera, à vrai dire, plus ou moins net. Certaine en viendront à lâcher totalement l'enfant que Freud nous a légué pour lui substituer un enfant fort proche de celui dont la psychologie génétique a fait son discours. Beaucoup résisteront et refuseront de se laisser entraîner sur une telle pente. Pourtant, toutes connaîtront, de façon

---

[1] . J'ajouterai que cette rétroaction ne peut que laisser toujours un reste : ne restituant pas tel quel l'enfant en nous, elle ne saurait du même coup l'épuiser. Il est constamment à réélaborer.

donc variable, le danger d'un infléchissement de leur discours et de leur pratique au contact de cet enfant. Les points d'achoppement ne manquent pas.

L'enfant va donner prise aux fantasmes de l'analyste, comme il va pouvoir engendrer, d'une manière générale, toutes sortes de fantasmes chez l'adulte qui en a la responsabilité, en tant que parent ou professionnellement, c'est-à-dire par simple délégation. Le premier, sans doute, de ces fantasmes - et non des moindres - peut se traduire de la manière suivante: dès lors que l'enfant se situe dans un rapport très étroit avec la dimension de l'inconscient, l'analyste lui-même se trouverait dans un rapport immédiat avec cet inconscient; il le tiendrait en quelque sorte sans fard, sans déguisement chez l'enfant auquel il a alors affaire. A tout le moins va-t-il pouvoir croire qu'il a, avec cet enfant, les moyens d'assister à sa naissance ou à son élaboration. Finalement, l'inconscient serait ici à nu et rendu, en quelque sorte, palpable. Ce qui n'est pas, en tant qu'hypothèse de travail, sans présenter un caractère véritablement fascinant: l'enfant rendrait apparent, manifeste, donc perceptible, ce qui n'est que caché, latent et par conséquent imperceptible chez l'adulte.

Autre aspect de la même illusion, que l'analyste partagera ici avec bien d'autres: l'enfant représenterait un certain âge d'or, celui que nous avons nous-mêmes perdu, en tant qu'adulte, dès lors qu'il nous a fallu renoncer à l'immédiateté, tant dans le rapport à autrui que dans le rapport aux divers objets que nous convoitons. Nous serions alors en présence d'un enfant véridique, d'avant le temps du refoulement, disposant également de ce que nous avons à tout jamais perdu, mais dont pourtant le souvenir nous hante. Nous entrerions en quelque sorte avec lui dans le domaine de la toute-puissance, de la complétude et de la plénitude, c'est-à-dire dans cet univers qui recèle la perfection narcissique à laquelle nous rêvons et sur laquelle se fonde notre idéal du moi. D'une telle illusion, Françoise Dolto, figure éminente de la psychanalyse d'enfants, n'est pas exempte, emportée sans doute par son discours, mais surtout par sa foi en l'enfant. Elle nous dit ainsi régulièrement que l'enfant est en prise directe avec une réalité qu'en tant qu'adulte nous ne pouvons plus saisir que déformée[1].

Cet enfant va encore pouvoir autoriser une autre illusion qui se traduira par une confusion entre le profond et l'archaïque. Somme toute, une telle assimilation est logique puisque la profondeur dans laquelle s'enracine l'inconscient rejoint la dimension de l'enfant dans le sujet, c'est-à-dire ce qu'on pourra d'abord comprendre comme le plus ancien dans sa vie. Elle poussera dès lors à rechercher de plus en plus tôt dans l'histoire du sujet les processus qui rendent compte de ce qu'il est aujourd'hui. Et l'on tendra du même coup, puisqu'on recule toujours l'âge auquel les processus mentaux apparaissent, à prendre en analyse des enfants de plus en plus jeunes. Ainsi, s'il est vrai qu'il s'agit moins chez Mélanie Klein de stades que de positions et de formes spécifiques de relation objectale, on trouve incontestablement chez elle, comme le relève Donald Winnicott, une telle tendance a confondre le profond et l'archaïque[2]. On serait là comme délivré de l'effet d'après-coup

---

1 . *Cf.* par exemple *la cause des enfants*, Paris, R. Laffont, 1985, p. 204. L'enfant percevrait, ajoute F. Dolto, la réalité de notre réalité. Contrairement à nous, dit-elle par ailleurs, il parlerait d'or et agirait authentiquement (*le cas Dominique*, Paris, Seuil, 1971, p. 202-203).

2 . Vues personnelles sur l'apport de Mélanie Klein, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1970, p. 146.

et du poids de toute la stratification psychique pour atteindre directement, avec l'enfant, au plus profond.

Cette "illusion archaïque" que dénonçait Lévi-Strauss dans le domaine de l'ethnologie et dont Lacan nous dira que la psychanalyse, précisément, n'est pas exempte[3] , nous conduit sans autre autre forme de transition aux illusions les plus tenaces de la psychologie génétique. Et d'abord à l'opposition du simple, que présentifierait bien évidemment l'enfant avec sa candeur et son ingénuité, et du complexe, qui serait réservé à l'adulte autrement plus compliqué. Avec l'enfant, les processus se démonteraient d'eux-mêmes puisqu'on atteindrait, en allant toujours vers l'antérieur, le moment même de leur assemblage, de leur montage. En d'autres termes, les différents facteurs qu'on peut ordinairement invoquer se désintriqueraient d'eux-mêmes. Encore une fois, l'enfant nous ouvre ici toutes grandes les portes de l'inconscient : il présentifie ce qu'on s'évertue à reconstruire chez l'adulte et dont on sait qu'on n'y atteint jamais véritablement. Avec lui, on rejoint l'origine même.

Origine : le grand mot est lâché! Il résume l'ensemble de toutes ces illusions auxquelles risque de nous conduire l'enfant. Il laisse supposer que la vérité serait là, dans l'enfant, et que celui-ci nous dirait du même coup qui nous sommes puisqu'il nous laisse apercevoir d'où nous venons. L'enfant fournit le commencement, ce commencement dont la question ne cesse de nous hanter et de générer à tous niveaux les fantasmes les plus divers. Avec lui, la remontée vers les origines est permise dans la mesure même où il les concrétise. Il nous ouvre le registre de notre préhistoire. "Au commencement était"... tout naturellement l'enfant et, avec lui, l'originaire se trouve rabattu sur l'origine, comme le rappelait Pontalis dans un article intitulé "la chambre des enfants"[1] . De fait, de même que pour qu'il y ait du refoulé, il faut une instance refoulante qui en pose la possibilité, de telle sorte qu'on ne peut donc atteindre de refoulé sans qu'elle ait opéré, de même pour qu'il y ait origine et souci de l'origine, il faut une instance originante. De préhistoire, nous ne saurions en élaborer sans cet originaire.

Dans une telle perspective de réduction, l'enfant devient notre cause. Il est en même temps, d'une certaine manière, notre modèle, lui qui précisément cherche en nous les repères identificatoires pour se construire. Le renversement est complet, mais l'illusion finalement réciproque entre l'enfant et l'adulte. J'ajouterai, pour en terminer avec cette revue des mirages que nous renvoie l'enfant - mais ce n'est pas ici le moindre - qu'une telle dérive de la conceptualisation analytique ne peut que se répercuter, bien évidemment, au niveau de sa praxis pour conduire à une forme de pédagogisation tout à fait déplorable, dès lors qu'elle annule ce qui fait l'essence même de l'entreprise.

_ 3 _

S'inscrivant contre toutes ces tentations positivantes, la psychanalyse fait foncièrement apparaître que même lorsque l'enfant se présente sous la forme du petit, il n'est pas plus concret que saisi à travers l'adulte. Elle oblige, par conséquent, à rompre avec ce réalisme de l'enfant qui nous fait croire que nous sommes dans un rapport immédiat à lui. L'enfant est lui-même habité par l'inconscient, lequel ne se donne donc pas

---

[3] . La science et la vérité, *op . cit*. p. 859.

[1] . *Nouv. revue de psychanalyse*, 19, 1979, *L'enfant*, p. 9.

plus ici à voir directement. L'âge d'or qu'on lui prête n'est bien qu'illusion, comme son ingénuité n'est qu'un mythe dont nous avons besoin. La question du désir le travaille comme l'adulte, même si elle ne se manifeste pas de la même manière que chez ce dernier. L'enfant doit faire avec l'interdit, fondateur du désir de l'homme, et avec la perte qui lui est corrélative. Il a donc son monde de fantasmes, différent, certes, quant au contenu, de celui de l'adulte, mais tout aussi complexe. En fait, si nous admettons de ne pas confondre un processus avec ses états, c'est-à-dire avec la façon dont il s'actualise, l'enfant nous apparaît seulement d'une autre complexité, aussi importante en son principe que celle de l'adulte. Sans doute, en d'autres termes, son psychisme est-il stratifié différemment, mais il est néanmoins stratifié.

Surtout, porté par l'adulte, l'enfant est un lieu de projection incomparable et traduit, à ce titre, les aspirations les plus diverses. En lui se réalise véritablement, comme l'indiquait Freud, le narcissisme de ses parents. L'adulte s'y retrouve littéralement: non seulement il s'y contemple, mais il le construit, il l'élabore proprement à son image. L'enfant a charge de réaliser ce dont il se trouve d'emblée nanti par son entourage. Il participe de ses espoirs les plus intimes, comme de ses impasses les plus dissimulées et il vient même les incarner. De ceci nous avons régulièrement la confirmation au niveau clinique. Il s'y révèle la façon dont l'enfant porte quelque chose qui le dépasse, dont il fait finalement marque pour sa famille. Il reflète notamment l'inconscient de ses parents; il en est l'écho. Aussi comprend-on qu'il soit en fin de compte toujours ailleurs que là où il se donne à voir.

On constate régulièrement que l'enfant peut être le symptôme de quelque chose qui se joue au-delà de sa réalité physiologique. Pris dans les difficultés de parcours de ses ascendants, il incarne par son symptôme le malaise de ses parents ou plus particulièrement de l'un d'entre eux. Les manifestations anormales auxquelles il nous confronte prennent en fait valeur de réponse à une question restée en suspens chez l'adulte responsable de lui. L'emprise parentale peut être à ce point déterminante que l'enfant se trouvera pris dans un vécu massif de mort dont il ne pourra sortir et qui réglera sa propre condition. Nous sommes bien alors au-delà d'une approche biologisante ou physiologisante de l'enfant dans la mesure où le canal par lequel se transmet ce qui va décider ici du sort de l'enfant ou, du moins, ce à partir de quoi il va pouvoir se définir, échappe totalement à une biologie qui, de son propre aveu, n'est pas en mesure de rendre compte de ce type de phénomènes[1].

Même lorsque la difficulté de l'enfant est à l'origine purement organique, qu'elle est le résultat d'un accident, dans le cas par exemple d'une anomalie génétique avérée, la façon dont l'enfant va pouvoir exploiter les capacités dont il dispose et faire jouer des modes de compensation sera directement fonction de la manière dont son handicap est reçu par son entourage et, donc, de ce que celui-ci lui renvoie[2] . Cet exemple est, à mon sens, particulièrement intéressant, parce qu'il oblige - on ne l'a pas assez souligné - à dépasser la simple opposition des positions dites psychogénétique et organiciste. Porté par

---

[1] . *Cf.* Quentel J.-C., Transmission et répétition dans la relation clinique, *Anthropo-logiques*, 3, 1991, p. 39-57, biblio. des Cahiers de l'inst. de ling. de Louvain, Peeters, Louvain-la-Neuve.

[2] . Tel est par exemple le cas de ces phénomènes de névrotisation ou de psychotisation, parfois massifs, qu'on observe assez fréquemment chez les enfants trisomiques 21 et qui sont rapportables au mode de relation particulier dans lequel ils se trouvent pris avec leur entourage.

ses parents, l'enfant peut être le réceptacle, voire la caisse de résonance de leurs propres difficultés psychologiques, mais également l'élément déclenchant d'un malaise familial qui retentira sur eux. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, l'intrication des facteurs physiologiques et psychologiques est telle qu'on ne peut plus s'en tenir à la vieille dichotomie du corps et de l'esprit sur laquelle nous vivons encore la plupart du temps : on se trouve contraint d'adhérer à une conception dialectique de leur rapport.

Une approche ontogénétique de l'enfant ne saurait être, en fait, longtemps soutenue parce que celui-ci ne peut être réduit à son individualité physiologique. Les sociologues, déjà, l'ont montré: à travers l'enfant, c'est, à quelque niveau qu'on se situe, le milieu social dont il est imprégné qu'on apprécie. Ils voient d'ailleurs jouer en lui la dimension du legs, de la tradition, des habitus, en bref d'une répétition. L'analyste ne peut qu'aller dans ce sens en rappelant l'importance au niveau de l'enfant du surmoi, c'est-à-dire de ce dont il hérite finalement de ses parents. Il est pénétré des contraintes familiales et habité, à travers ses diverses identifications, par les images parentales, puis par celles de leurs substituts. En d'autres termes, il n'est, encore une fois, aucunement une réalité immédiatement appréhendable, ce qui devrait ici suffire à faire prendre de la distance par rapport à toute visée psychogénétique.

Finalement, je suis pour l'instant passé, à l'encontre de toute tentation positivante, de l'enfant dans l'adulte à l'adulte dans l'enfant. Mais l'enfant n'est-il pas foncièrement le même dans les deux occurrences? Si l'on fait abstraction des éléments physiologiques qui nous donnent l'impression de pouvoir le positiver dans le petit, et dont nous sommes à présent certains qu'ils nous font participer d'une visée réductrice, il n'est pas plus réel, directement saisissable, dans un cas comme dans l'autre. L'enfant qui s'incarne dans le petit n'est précisément enfant que d'être porté par l'adulte, c'est-à-dire inscrit dans son histoire. Dans l'adulte comme dans le petit, il demeure cet "enfant merveilleux" qu'évoquait notamment Serge Leclaire, celui qui supporte la toute-puissance. Et nous touchons en quelque sorte ici au plus abstrait[1] : l'enfant, ce n'est jamais tel enfant; il est tout autant celui qu'on porte en nous que celui que nous avons ou que nous allons avoir; il représente celui que que nous avons été pour nos parents, mais également celui qu'eux-mêmes ont été pour leurs propres parents... De telle sorte qu'il ouvre à la dimension du transgénérationnel ou, pour mieux dire, d'un toujours-déjà-là.

Néanmoins, quel que soit le biais par lequel on l'aborde et la réalité à laquelle on se trouve confronté, l'enfant ne se définit jamais que dans son rapport à l'adulte. C'est en tout cas ce que j'ai été amené à soutenir jusque là. Ou bien il est dans l'adulte et il fait alors sans cesse surface dans la cure, ou bien l'adulte est en lui et, l'inscrivant dans son histoire, lui confère finalement sa propre enfance. Nous ne saurions, en effet, appréhender l'enfant, à quelque niveau que ce soit, qu'à travers celui que nous portons en nous et qui est en définitive toujours-déjà-là. L'enfant ne serait donc jamais qu'une fraction ou une part dynamique de l'adulte, ce qui le situerait du même coup, lorsqu'il s'incarne dans le petit, dans un type particulier de rapport à autrui, dans un mode de relation spécifique à son entourage. D'autre part — la question n'a d'ailleurs de sens qu'à cette condition — j'ai conservé ici le terme d'enfant que je n'ai pas évacué au profit de celui de sujet.

---

[1] . Mais à un abstrait dont sans cesse nous mesurons les effets.

Il me faut à présent reprendre ces points précis qui concernent par conséquent la position même de l'enfant et son rapport à la dimension de l'altérité.

2. L'enfant et l'arbitraire de la personne.

I

Avant tout, il me faut bien préciser mon objectif et ses limites. Il est tout à fait essentiel de souligner que je ne prétends en aucun cas réduire la totalité de cet enfant se présentifiant dans le petit à l'analyse que je vais ici développer. Je laisse des aspects de côté, et non des moindres[1] , pour ne m'intéresser qu'au type d'échange dans lequel cet enfant peut entrer avec l'autre. Je cherche à savoir en même temps si le terme d'enfant est justifié, s'il doit être maintenu et à quelles conditions, ce point étant pour moi le corollaire du précédent. En tout cas, je pars d'un fait certain: affirmer, en ce qui concerne cet enfant, la dimension du sujet ne suffit pas puisque sans cesse revient la question de son originalité. Ordinairement, ou bien on la résout en penchant du côté du positivisme, ou bien on affirme son irrecevabilité... jusqu'à ce qu'on soit amené à la renouveler sous la pression des faits. J'y vois, quant à moi, l'indice d'une résistance émanant de l'enfant lui-même, j'allais dire l'effet du principe de réalité. En termes pratiques, doit-on faire de la psychanalyse d'enfants une spécialisation[1] et à quel prix ?

Je voudrais aborder ici le problème sous l'angle de la théorie du transfert, puisqu'il est, somme toute, depuis le moment où Freud s'est véritablement attaché à l'étude de la psychose, la pierre angulaire de la question de la relation d'altérité pour l'analyste. Il me semble que nous pouvons en tirer certains enseignements intéressant directement notre objet. Je me propose de reprendre, par conséquent, certains points fondamentaux touchant à cette théorie du transfert. On sait, en fait, que le phénomène déborde très largement la cure et qu'il est en œuvre dès que des personnes sont en rapport et qu'un échange se trouve visé. Néanmoins, seule la psychanalyse, par son dispositif même, permet de donner aux effets de transfert un modèle expérimental. Et il s'y révèle que la clé de voûte de l'expérience du transfert réside dans l'illusion de personnification de l'analyste par le sujet, illusion à laquelle le premier répond par le silence, en dehors de rares interventions qui se veulent bien précises.

L'analyste se dérobe donc à la personnification visée par le sujet et dans sa réaction à ce refus, celui-ci va dévoiler la figure qu'il lui substitue, dont on s'aperçoit qu'elle renvoie toujours en dernier lieu au "portrait de famille", comme le disait Lacan[2] . L'analyste ne doit en fait donner aucune prise aux illusions du sujet et il vient, à cet égard, présentifier la mort, à laquelle répond précisément son silence ou sa non-réponse. L'analysant pourvoit de son côté l'analyste de caractéristiques particulières, fonction de ce qu'il a antérieurement vécu. Il en appelle en définitive, à travers lui, à une présence secourable, sur le mode même de l'enfant qu'il a été, lorsqu'il n'était pas en mesure de subvenir par lui-même à ses besoins les plus immédiats. Autrement dit, le sujet vise le

---

1 . Il me faudra dès lors rendre compte de cette mise entre parenthèses.

1 . Ce qui était, par exemple, la position de Mélanie Klein. Devait pour elle précéder cette spécialisation une formation régulière d'analyse d'adultes (*La psychanalyse des enfants*, Paris, P.U.F., 1959, p. 107).

2 . Au-delà du "principe de réalité", *Ecrits*, *op. cit*. p. 84.

renouvellement d'une forme de privilège qu'il a connue lorsqu'il s'inscrivait dans un certain rapport à l'autre au niveau duquel ce dernier se trouvait par lui nanti de la toute-puissance.

Le rôle de l'analyste est, dans cette perspective, de former le sujet à la réalité en l'amenant à assumer le retrait foncier de l'Autre, c'est-à-dire finalement son anonymat. Cet Autre ne peut d'aucune manière être immédiatement disponible, puisqu'il se trouve posé à partir d'une séparation fondamentale. L'absence de réponse de l'analyste est précisément l'équivalent de la non-présence de l'Autre que vise ici l'analysant. Formant donc à la non-immédiateté du rapport proprement humain au semblable, l'expérience forme du même coup à l'absence. Elle renvoie le sujet au défaut radical d'une quelconque puissance tutélaire, d'un garant qui lui apporterait une caution concernant la constitution de son monde et sa propre identité. Le sujet se trouve par là-même conduit à soutenir sa propre absence en même temps que celle de l'Autre auquel il s'adresse. En définitive, il s'agit de confronter le sujet au fait qu'il ne peut s'assurer de rien, sinon de sa propre absence. On y reconnaîtra la marque même du principe de réalité.

Revenant à présent à l'enfant après ce rapide recul sur la question du transfert et sur les leçons que l'on peut en tirer en ce qui concerne la relation d'altérité, il nous apparaît alors très clairement que le transfert lui-même ne peut se poser dans les mêmes termes pour un enfant et pour un adulte. D'abord, ainsi que le soulignait Freud dans la VI° de ses *Nouvelles conférences*, parce que l'enfant reste sous l'emprise totale de ses parents[1] ; ensuite, et surtout, parce qu'on ne saurait d'aucune manière prétendre parvenir à lui faire assumer cette absence foncière de l'Autre qu'il ne s'agit pas d'identifier ici avec son simple retrait momentané. Si, assez rapidement, l'autre se révèle à l'enfant indisponible, il ne le sera jamais que passagèrement. Cette indisponibilité ne peut se confondre avec l'inaccessibilité statutaire de l'Autre véritable. Il ne s'agit d'ailleurs pas de l'absence de quelqu'un, mais de l'absence tout court, c'est-à-dire que nous touchons là à un principe[2].

Aussi, pour éviter toute ambiguïté, Jean Gagnepain parle à cet endroit d'*arbitraire*. Je vais y revenir, mais pour l'instant je soulignerai qu'à cette absence, ou à cet arbitraire, Freud déjà nous l'indique à plusieurs endroits de son œuvre, l'être humain ne se trouve confronté qu'avec la puberté. Ce n'est qu'à ce moment, nous dit Freud, que l'enfant se détache complètement de ses parents et devient membre de la collectivité sociale. Il cesse du même coup d'être un enfant[3] . Avec l'adolescence se joue de fait une rupture. Elle n'est certes jamais totale, au sens où nous n'avons jamais fini, en tant qu'adulte, de régler nos comptes avec l'enfant que nous sommes toujours et où nous ne cessons de tendre à faire occuper la place qui était au départ celle de nos parents par des substituts de toute sorte (des sujets-supposés-savoir, disait Lacan). Néanmoins, il est certain, comme l'avait bien saisi Freud, que l'enfant ne devient adulte que détaché de tous les substituts du père, c'est-

---

1 . Il ajoutait cette phrase tout à fait essentielle: "les résistances internes, que nous combattons chez l'adulte, sont, la plupart du temps, remplacées chez l'enfant par des difficultés extérieures" (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 198).

2 . Je ne peux ici que souscrire à ce qu'affirme Pierre Fédida dans son ouvrage intitulé *l'absence*: rappelant que celle-ci ne s'entend que d'une mort, il souligne qu'"elle est bien autre chose que la disparition de la mère lorsqu'elle s'absente pour aller au marché ou ailleurs!" (Paris, Gallimard, 1978, p. 186).

3 . *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, p. 317. Rarement, ajoute aussitôt Freud, un tel détachement, une telle séparation (Ablösung), qui pourtant s'impose à tous, réussit idéalement, c'est-à-dire parfaitement, d'un point de vue tant psychologique que social (id.; G.W. XI, p. 349).

à-dire lorsque nul ne peut venir occuper pour lui la place de l'idéal, sinon imaginairement[1].

Même si les modalités de l'appel changent en même temps qu'il grandit, la recherche d'un garant est ce qui caractérise l'enfant à quelque âge qu'on le prenne. Il est incontestable que la place de l'Autre est toujours pour lui occupée et que l'adulte détient en fin de compte la clé de tous les problèmes qu'il ne parvient pas à résoudre. Il peut donc se rapporter à lui de tout ce qui lui pose difficulté, même si, dans le même temps, il n'est pas sans questionner les limites du savoir de cet adulte. L'enfant ne peut relativiser véritablement un usage, quel qu'il soit. Il ne peut le contester et s'y réfère comme à un absolu, bien qu'il se trouve régulièrement confronté, avec l'âge, à une évidente diversité. Je veux encore pour preuve de cette impossibilité de l'enfant à s'extraire d'une condition tutélaire et à accéder à l'absence véritable, ou à l'arbitraire, le rapport très original qu'il entretient avec des questions comme la mort, l'infini et même le hasard ou la probabilité, qui toutes en requièrent le principe[2] .

- 2-

Jean Gagnepain propose une théorie de la personne qui permet de dépasser les difficultés que l'on rencontre inévitablement lorsqu'on énonce que l'enfant est un sujet au même titre que n'importe quel autre, ce que vient par conséquent controuver régulièrement, sur certains points, l'expérience. La personne, pour Jean Gagnepain, est une réalité dialectique, c'est-à-dire qu'elle est un processus fait de moments contradictoires ou, si l'on veut, de conflits. Ces moments sont des phases: ils vont donc, normalement, tous de pair et on ne saisit finalement que leur opposition. Cette personne se fonde sur l'arbitraire, c'est-à-dire sur un moment implicite de négativité ou sur une mort qui concerne avant tout un certain type de relation à l'autre, qu'on peut appeler immédiat, dans lequel l'être commence par s'inscrire. Nous nous ouvrons par cette arbitrarité à une altérité foncière qui détermine à la fois notre propre singularité et celle de l'autre que nous n'atteignons donc jamais complètement[1].

Ce moment de singularisation, de différenciation, est implicite, ou latent, et nous n'en saisissons jamais que les effets. Issu d'une négativité, il se trouve en fait lui-même constamment contredit dialectiquement par un moment de convergence par lequel nous tentons d'annuler dans nos rapports avec autrui la distance qui nous fonde pour communiquer avec lui. La personne est donc à la fois divergence et convergence; elle vise en même temps au particulier et à l'universel. Jamais, cependant, elle ne se résout en l'un

---

1 . Dans son discours intitulé *Sur la psychologie du lycéen* (1914), Freud fait déjà valoir le nécessaire détachement de cette figure d'idéal que représente pour l'enfant le père. La nouvelle génération qui advient trouve ici sa condition première, nous dit-il. Les professeurs rencontrés au niveau du cycle secondaire, héritant de cette place du père, connaîtront finalement le même sort, même si le comportement de l'adolescent est ici empreint d'une ambivalence certaine (in *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, P.U.F., 1984, p. 230-231).

2 . *Cf.* Quentel J.C. *Le concept d'enfant: problèmes de genèse et d'histoire*, Thèse de Doctorat d'Etat, Rennes, 1989.

1 . Cette théorie de la personne est développée par Jean Gagnepain dans son ouvrage *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, tome 2, *De la personne, de la norme* (Paris, Livre et Communication, 1991. Le tome 1 *Du signe, de l'outil*, paru en 1982 chez Pergamon Press, a été réédité en 1990 aux mêmes éditions Livre et Communication).

de ces pôles vers lesquels elle ne fait que tendre contradictoirement. Elle est donc du même coup au-delà de l'individuel et du collectif; cette opposition ne peut plus valoir concernant l'homme en tant qu'il est être social. Tel est d'ailleurs l'enseignement que nous pouvons tirer ici de l'œuvre de Freud, puisqu'il nous montre que nous sommes faits de multiples identifications, mais que si quantité d'autres vivent ainsi en nous, nous n'en affirmons pas moins notre identité en ne demeurant pas au niveau d'une simple imitation ou d'une seule reproduction. Jean Gagnepain pose dès lors que la personne est *faisceau de relations*, c'est-à-dire analyse.

Faisant sienne l' "option patho-analytique" qu'évoque Jacques Schotte, la théorie de la médiation développée par Jean Gagnepain asseoit cette théorie de la personne sur la clinique des psychoses. Celles-ci nous mettent en effet en présence de dé-dialectisations qui nous démontent les processus mêmes de la personne. D'un côté, la paranoïa donne à voir comme une constante fusion avec l'autre, sans possibilité d'affirmer véritablement une identité qui autoriserait ici une forme de distance[2]. Le délire, comme l'agressivité, surgit, on le sait, au moment même où le paranoïaque se trouve conduit dans l'échange à faire valoir une singularité dont il n'est pas capable. Freud avait de très bonne heure compris que la paranoïa redéfaisait les identifications en scindant le moi "en plusieurs personnes étrangères"[3] ; le délire n'était alors pour lui qu'une forme de compensation ou, comme il l'a magnifiquement énoncé, une tentative de guérison[1]. A l'inverse, la schizophrénie nous propose comme une réification, ou si l'on préfère une positivation, de notre singularité allant de pair avec une impossibilité profonde à la remettre en question dans le moindre échange. Le schizophrène se referme en quelque sorte sur sa contingence, c'est-à-dire finalement sur une forme de non-être.

On aura remarqué que Jean Gagnepain parle de personne et non de sujet. Il vise par là, je le rappelle, un processus, lequel doit donc être en place. Ce processus joue sur trois phases, dont la divergence et la convergence ne constituent que les deux dernières. Dans le premier temps de la dialectique, nous aurons cette réalité physiologique définie par un certain contour immédiat et livrée à une relation non moins immédiate à autrui. Jean Gagnepain la désigne du nom de sujet. Il est dès lors évident que, conceptuellement, le sujet de Jean Gagnepain n'a rien à voir avec le sujet de la psychanalyse; celui-ci se rapprocherait plutôt de la personne, sans pourtant, nous allons le voir, s'y ramener tout à fait. Ce sujet de la théorie de la médiation, constituant le premier temps de la dialectique de la personne, en est aussi la condition même. En effet, il représente très exactement ce qu'il faudra dépasser, nier, soumettre à analyse pour que se déploie la personne, mais qui doit néanmoins toujours être là pour que la dialectique opère et pour que le conflit interne à la personne perdure. Ainsi, si l'on pose avec Jean Gagnepain que l'histoire est le produit de cette dialectique de la personne, on sera conduit à énoncer qu'elle a la genèse, ou le

---

2 . Insistant, comme il se doit, sur "l'effet structurant de l'absence assumée", Antoine Vergote peut alors définir très opportunément la paranoïa comme "le négatif de la négativité" (la psychose, in *Etudes d'Anthropologie philosophique*, 1984, Paris, Vrin et Louvain, Peteers, p. 316).

3 . Lettre à Fliess du 9.12.99 (*La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, 2° éd. 1969, p. 270). Cf. également Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoïdes*) (Le Président Schreber), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, 3° éd. 1967, p. 297).

1 . Le Président Schreber, id. p. 315.

devenir auquel nous ne cessons d'être soumis, comme condition, même s'il est clair qu' "il n'y a d'humain qu'à partir du moment où nous acculturons la genèse en histoire"[2] .

Et j'en arrive enfin à l'enfant tel que le pose la théorie de la médiation. Elle le situe précisément au niveau de ce sujet dont je viens de parler. C'est dire que pour elle, il ne participe pas de la dialectique de la personne; du moins n'y participe-t-il pas par lui-même. Telle est la raison de cette impossibilité à assumer l'absence, ou l'arbitraire, qu'on constate à son niveau, comme de cette impuissance à relativiser les usages auxquels il se trouve directement confronté, avec pour conséquence un rapport particulier à quantité de questions qui requièrent en fait la personne. Est-ce à dire, dès lors, que nous en revenons aux arguments et aux positions de la psychologie génétique ? Allons-nous repositiver l'enfant alors que j'ai insisté tout à l'heure sur la nécessité de l'appréhender tout autrement? En aucun cas! L'enfant est bien dans l'histoire et pas seulement dans la genèse; seulement il n'est que dans l'histoire de l'autre. S'il participe de la personne, ce n'est par conséquent que par procuration, parce que l'adulte le porte en lui. En fin de compte, l'enfant ne fait que s'imprégner de l'histoire de l'autre.

L'enfant nous apparaît dès lors comme une dimension de la personne. Tel est son véritable statut. Il est cette part de nous-mêmes qui, échappant à l'histoire, autorise pourtant son déploiement. Autrement dit, l'enfant est la condition de notre histoire; il est la source toujours actuelle de l'adulte que nous prétendons être. On ne saurait jamais, de ce point de vue, l'avoir définitivement supprimé en nous, parce que, comme l'indique fort bien Serge Leclaire dans son fameux essai intitulé *On tue un enfant* [1], le meurtre en nous de cet enfant est irréalisable et constamment à perpétrer. Renoncer à cet enfant, de fait, ce serait mourir, c'est-à-dire se fermer à la dialectique qui nous fait être social. Nous portons donc l'enfant en nous-mêmes et ceci nous explique que si l'enfant est dans l'adulte, l'adulte est aussi dans l'enfant auquel nous sommes confrontés. Il n'est enfant que par là en fin de compte. L'adulte ne peut en effet aborder l'enfant qu'à partir de celui qui est en lui et l'enfant auquel il s'adresse n'est pas en état de contester véritablement, avant la puberté, ce qu'il place en lui[2] .

L'enfant est par conséquent celui qui n'assume pas son histoire, mais qui s'inscrit toujours dans celle de l'autre; il est celui qui ne participe pas de la personne, sinon par procuration. Je vais essayer de tirer les conséquences de tout ceci, mais je voudrais auparavant souligner qu'un tel abord de la question de l'enfant ne vaut qu'à une condition, tout à fait essentielle, qui se trouve résumée dans la théorie de Jean Gagnepain par le terme de "déconstruction". La réalité de l'enfant ne peut en effet se ramener à cette seule analyse. Elle n'est pas que dans ce rapport à l'adulte. Et notamment, je n'ai aucunement parlé, jusqu'ici, du rapport de l'enfant à la question du désir. Pour la théorie de la médiation, personne et désir[3] sont en fait deux déterminismes dissociables, même s'il est certain qu'ils se conjuguent constamment. Il n'est pas dans mon intention de m'étendre ici

---

2 . Des conditions de possibilité des sciences humaines- Transcription d'une table ronde, *Anthropologiques*, I, 1988, Bibl. des Cah. de l'Inst. de ling. de Louvain, Peeters, p. 36.

1 . Paris, Seuil, 1975.

2 . Même s'il est vrai que l'enfant renvoie sans cesse, dans le réel, à l'adulte qu'il n'est jamais tout à fait tel que ce dernier prétend le construire ou le porter.

3 . Jean Gagnepain parlera ici de "norme". Sur les raisons qui l'ont conduit à préférer ce terme à celui de désir, cf. *Du vouloir dire*, tome 2, *op. cit*.

sur ce point. Je dirai simplement que Jean Gagnepain fonde une telle déconstruction en deux registres d'analyse sur la dissociation clinique des psychoses et des névroses, les premières renvoyant spécifiquement à la question de la personne, les secondes à celle du désir. Le désir participe par conséquent pour Jean Gagnepain d'une dialectique qui concerne un autre aspect de la rationalité humaine.

Or, celui qu'on appelle enfant ne présente, pour la théorie de la médiation, aucune particularité à ce niveau. Il connaît de bonne heure cette dimension de la perte qui est fondatrice du registre de l'éthique. Il éprouve, en d'autres termes cette autre forme de négativité qu'est l'interdit ou le manque installant véritablement le désir chez l'homme. L'enfant se trouve, de ce point de vue, confronté aux mêmes difficultés que l'adulte: il doit faire avec le renoncement, avec l'abstinence, en même temps qu'il lui faut soutenir un désir qui, du coup, ne s'épuisera jamais avec la satisfaction. Et si l'enfant ne reste en aucun cas ici dans l'immédiat, ce qu'il dit, fait ou est dans sa relation à autrui devient interprétable au même titre que chez l'adulte, même s'il est vrai que concrètement, cela se traduira différemment. Comme l'adulte, donc, dans l'ensemble de son comportement, l'enfant cache ou occulte en même temps qu'il révèle. Rien ici ne le spécifie; on ne saurait lui reconnaître un fonctionnement particulier, contrairement à ce qui se passe dans sa relation à autrui. De telle sorte qu'à ce plan de l'éthique, la distinction de l'enfant et de l'adulte ne vaut pas. Elle n'a en fait aucun sens.

– 3 –

Une telle déconstruction rend compte à mon avis, pour l'essentiel, de la fameuse querelle qui a marqué la psychanalyse d'enfants entre Anna Freud, la fille du fondateur, et Mélanie Klein. Pour Anna Freud, on le sait, l'enfant ne peut remplir les conditions de l'analyse parce qu'il est un être foncièrement dépendant. Elle insiste sur sa situation particulière. Dès lors, elle en viendra à épouser des thèses proches d'une psychologie du développement et à subordonner la visée psychanalytique au souci pédagogique, ce qui n'est effectivement pas acceptable, sauf à perdre ce qui fait l'essence même de la démarche analytique. En face d'elle, Mélanie Klein pose également que la situation psychanalytique diffère dans le cas d'un enfant, mais elle affirme très fortement que les principes demeurent les mêmes et que la méthode est équivalente. En fait, c'est ici affaire de point de vue. Anna Freud met l'accent sur le type de relation à autrui dont l'enfant est capable et n'accorde au reste qu'une importance secondaire. Elle constate avant tout qu'il ne peut s'abstraire d'une situation de tutelle. A l'inverse, Mélanie Klein insiste sur la grande complexité du monde fantasmatique de l'enfant, c'est-à-dire finalement sur l'interprétativité de ses productions, quelles qu'elles soient. Je dirais qu'elle se situe à un autre plan d'analyse, là où, de fait, rien ne spécifie l'enfant[1] .

Anna Freud et Mélanie Klein font donc valoir deux registres différents et toute la difficulté est ici de ne pas les confondre, même s'ils interfèrent constamment. Elles vont bien sûr se quereller sur la question du transfert. Forte de l'appui de son père sur ce point[2], Anna Freud refuse de prendre pour du transfert ce qui se joue entre l'enfant et l'analyste. Pour Mélanie Klein, au contraire, le transfert existe d'une manière spontané, étant lié surtout à l'angoisse qu'éprouve l'enfant. Il reste, en fonction de ce que nous avons vu

---

[1] . Il reste, pour elle, que la relation avec les parents, qu'elle ne peut éviter, pose des difficultés particulières.

[2] . cf. ci-dessus.

précédemment, que l'appel à l'autre ne peut être de même nature chez l'enfant et chez l'adulte. Plus exactement, il ne peut se résoudre de la même manière puisque la place de l'Autre, vide par définition chez l'adulte quelles que soient ses sollicitations, se trouve toujours occupée chez l'enfant. L'instauration même du transfert pose bel et bien problème dans le cas de l'enfant et ce n'est pas pour rien que bon nombre d'auteurs ont souligné le "forçage" auquel bien souvent se livre ici l'analyste ou le thérapeute. Il est manifeste chez Mélanie Klein, mais également chez Françoise Dolto par exemple qui va fréquemment "à la pêche au transfert", comme le dit Colette Soler[3] .

Et j'en viens tout naturellement à la fameuse question de la "demande" sur laquelle vient inévitablement achopper tout débat autour de la psychanalyse ou de la thérapie d'enfants. Il est bien certain que s'il s'agit de faire ressortir que l'enfant légitime le thérapeute et peut donc faire le choix d'engager avec lui un certain travail, la demande est indéniable. L'enfant saisit vite qu'il peut tirer bénéfice de sa rencontre avec le thérapeute en ce qui concerne ses difficultés à soutenir et à affirmer son désir. Mais si l'on considère le problème sous l'angle de la démarche sociale que requiert toute thérapie, jamais, c'est incontestable, il n'est lui-même demandant. D'abord et avant tout, parce que quelqu'un d'autre effectue la demande pour lui et qu'il ne peut en être ici autrement. Ensuite et surtout, parce que ne disposant pas de la personne, sinon précisément par procuration, il ne peut entrer dans ce type de rapport à autrui qui suppose une réelle négociation. Il ne peut, autrement dit, formuler ce genre de demande qui répond à l'offre que fait le thérapeute dans le cadre du métier (il ne faut jamais oublier cet aspect des choses). Il ne lui est pas non plus possible, quoiqu'on espérât, de contracter véritablement, c'est-à-dire de passer convention avec le thérapeute, au sens plein de ce terme.

Qu'on le veuille ou non, l'enfant ne peut pas être, à proprement parler et non seulement d'un point de vue juridique, responsable. Est responsable celui qui ne peut s'en remettre en dernière analyse qu'à lui-même et ne faire valoir aucun garant, aucun porte-parole sur lequel il lui serait possible de se reposer[1] . Tel n'est pas précisément le cas de l'enfant, puisqu'il ne connaît pas l'arbitraire sur lequel se fonde la personne. Or, tout ceci a des incidences directes sur le déroulement de la thérapie. Qu'on considère par exemple la question de l'argent qui tient, on le sait, un rôle très important. Plus que d'argent, il s'agit à vrai dire de rémunération et on peut donc y substituer quelque chose d'autre qui viendra tenir le même rôle. Ainsi opèrent en fait bon nombre d'analystes et de thérapeutes d'enfants. Pour autant, il reste à se demander si l'enfant a accédé à la notion même de dette. Peut-il chercher à se délier d'une obligation anonyme qu'il ne saurait éprouver puisqu'il se trouve dans un type de rapport à autrui foncièrement dissymétrique où il lui doit finalement tout ?

Par ailleurs, une des questions les plus délicates renvoyées par la psychanalyse d'enfants concerne bien évidemment, en liaison avec ce qui vient d'être dit, le type de contact qu'on va établir et éventuellement garder avec les parents. Sur la fin de sa vie,

---

[3] . Soler C. La psychanalyse face à la demande scolaire, *Ornicar?*, 1983, 26-27, p. 119. Le contre-transfert soulève des problèmes encore plus cruciaux, dès lors que l'enfant n'est que porté par l'adulte. Lieu, par définition, de toutes les projections et de tous les fantasmes de l'adulte, il n'a pas véritablement les moyens de s'y opposer.

En fin de compte, comme l'énonce Regnier Pirard, on n'hésite pas dans la psychanalyse d'enfants "à pratiquer la greffe symbolique ou à faire prothèse symbolique" (Si l'inconscient est structuré comme un langage... *Etudes d'anthropologie philosophique*, 1980, p. 46).

[1] . Nous avons vu que l'analyste se fonde précisément sur ce point dans son maniement du transfert.

Freud affirmait qu'il convient, quand on analyse l'enfant, d'agir analytiquement, en même temps, sur les parents[1] . Depuis, on peut dire que toutes les attitudes ou presque ont été éprouvées. On se trouve confronté ici, très vraisemblablement, à l'un des points techniques du domaine analytique où les contrastes, voire les contradictions, sont les plus apparents d'un praticien à l'autre (indépendamment souvent des questions d'école). Certains refuseront tout rapport avec les parents, une fois la cure mise en place[2] ; d'autres garderont des contacts plus ou moins importants, jusqu'à introduire l'adulte dans la cure de l'enfant. Et ce qui est vrai pour le psychanalyste l'est également pour le thérapeute, d'une manière générale. A vrai dire, les positions varient aussi en fonction de l'âge de l'enfant et de sa pathologie. Souvent, le thérapeute en vient en fait à opérer au cas par cas, ainsi que le suggérait d'ailleurs Mélanie Klein. Dès lors, en tout cas, que l'enfant n'est qu'une dimension de la personne et qu'il se trouve porté par ses parents, on ne peut d'aucune façon éluder la question et l'on se trouve assez souvent embarrassé, il faut l'avouer, pour la résoudre...

En tout état de cause, la mise en place de la thérapie se révèle déterminante. Par rapport à ce moment où l'on doit recevoir les parents et traiter obligatoirement avec eux, les positions vont être tout aussi tranchées et les modalités varieront fortement. Certains affirmeront ainsi qu'il est suffisant, pour engager un travail, de recevoir la demande d'un seul des parents si le cas se présente; d'autres insisteront pour que les deux parents donnent ici leur accord dès lors qu'ils y sont, quoi qu'il en soit, tous deux engagés et que l'enfant, traversé par leurs conflits, doit par conséquent, de son côté, se sentir suffisamment autorisé à déployer une parole qui les implique très directement. Telle est notamment la position de Marie-Cécile et Edmond Ortigues, auxquels on doit un petit ouvrage fort intéressant sur les conditions de la mise en place d'une cure d'enfant[3] . Ils rappellent d'emblée que toute thérapie d'enfant a une dimension nécessairement familiale en même temps que "personnelle". Le cadrage est donc obligatoirement plus large et il faut, disent-ils, en tenir compte d'entrée de jeu, sans pour autant verser dans la thérapie familiale. Les thérapies d'enfants sont bien souvent d'une efficacité médiocre, du fait d'une mauvaise mise en place, affirment-ils avec quelque fracas. Incontestablement, dès lors que la personne est faisceau de relations, on touche à travers l'enfant à la cohérence du système et donc à l'équilibre familial, c'est-à-dire qu'on entre dans une "sorte de causalité circulaire"[4] .

De cet ouvrage, je retirerai encore une réflexion qui me paraît judicieuse: l'enfant s'arrête toujours devant l'impuissance de ses parents parce qu'il ne peut supporter de les mettre à mal. "Il a trop besoin, nous disent les auteurs, de les sentir fermes, solides"[1] . Tout est là de la problématique de l'enfant, d'une certaine façon. S'il est vrai que l'enfant, questionnant l'adulte, s'enquiert toujours un peu des limites de son savoir, il ne peut concevoir que cet adulte ne puisse s'en tirer d'une manière ou d'une autre quel que soit le type de problème, encore moins qu'il soit en réelle difficulté. Inversement, l'adulte tient à ce que l'enfant garde une certaine consistance: il doit pouvoir durablement s'y reposer, c'est-à-dire trouver en lui une assise. De telle sorte que la cure de l'enfant fonctionne sur

---

1 . *Nouvelles conférences...* op. cit. p. 198.

2 . Ce ne sera guère possible, dans les faits, que dans le cas d'une prise en charge en institution.

3 . *Comment se décide une psychothérapie d'enfant?*, Paris, Denoël, 1986, coll. l'espace analytique.

4 . id. p. 27.

1 . ibid. p. 122.

une espèce d'aporie: les parents ne peuvent, au sens strict, vouloir la thérapie de leur enfant, puisque celui-ci n'est que l'écho de leur propre inconscient[2] . En interrogeant la façon dont l'enfant fait marque pour eux, en questionnant la place qu'il tient dans leur propre dynamique conflictuelle, la thérapie travaille en effet contre eux en même temps qu'elle les laisse à l'écart. Et ils ne se priveront pas, le cas échéant, de réagir en interrompant l'aventure...

On mesure sur tous ces points la différence avec l'adolescent qui vit, lui, au plus haut degré, pourrait-on dire, l'arbitraire de la personne et la contingence de la loi. Il lui est possible, notamment, d'effectuer une demande sociale et de contracter véritablement avec le thérapeute sans en référer directement à quiconque, du moins en principe. Par son attitude qui lui vaut d'être régulièrement considéré comme "ingrat" par ceux-là mêmes qui l'ont élevé, il montre qu'il ne veut précisément plus être leur obligé, même s'il se trouve immédiatement pris ici dans de difficiles contradictions. Il témoigne, autrement dit, de son accession à la dette et à une relation de réciprocité. Et je terminerai dès lors en soulevant deux dernières questions, à la fois théoriques et pratiques.

La première concerne la réalité et la portée véritable de cette fameuse période de latence postulée par Freud. Il s'agit, nous dit-il, d'une époque de transition quelque peu obscure, qui recèle plus d'une énigme[1] . Elle peut manquer chez certains et elle n'est en tout cas pas visible chez tous. Plusieurs analystes soutiennent même qu'elle est régulièrement dénoncée par les faits; elle est pourtant nécessaire à l'élaboration théorique de Freud, comme l'a bien souligné François Perrier[2] . Intimement liée pour Freud à la notion d'après-coup, c'est-à-dire de reprise des événements vécus dans une histoire dès lors assumée, elle ordonne en fait quelque chose d'une coupure, d'une interruption, dit Freud. Il me semble que dans cette discontinuité, nous pouvons aujourd'hui reconnaître l'équivalent d'un seuil structural ouvrant, comme l'indique Freud sur les réorganisations et les transformations de la puberté. La théorie de la médiation y situe précisément l'accès à la personne.

La seconde question, liée d'ailleurs à la première, concerne la conclusion de la cure ou de la thérapie d'un enfant. Remarquons déjà qu'il arrive souvent qu'elle se trouve réglée - et pour cause! - par les parents eux-mêmes. Néanmoins, lorsque tel n'est pas le cas, de quelle fin peut-on parler ici? Il faut avouer que la réponse n'est pas simple. Le problème, de toute façon, ne se pose pas comme chez l'adulte. Tout le monde semble en tout cas s'accorder pour affirmer que la puberté sera ici déterminante. Il faudra en quelque sorte attendre l'après-coup de la puberté pour saisir pleinement les effets de la cure. C'est dire que l'adolescence fait ici office de principe de réalité, parce que s'y joue, encore une fois, quelque chose de très particulier où nous pouvons reconnaître avec Jean Gagnepain l'accès à la personne.

En conclusion, on ne peut se sortir des difficultés indéniables que soulève la confrontation de la psychanalyse et de l'enfant s'incarnant dans le petit en posant qu'il faut et qu'il suffit de faire un choix entre l'un et l'autre. Cette solution vaut dans le registre du

---

2 . De fait, les parents sont toujours complices des difficultés de leur enfant.

1 . *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1968, p. 113.

2 . *La Chaussée d'Antin*, Paris, U.G.E., 1978, tome 2, p. 320-321.

rapport au désir où ne saurait se poser la question de l'enfant. En revanche, sous l'angle de la relation à autrui, il demeure incontestablement de l'enfant. Celui-ci se trouve dans un rapport particulier à l'altérité et ceci concerne aussi très directement le psychanalyste ou le psychothérapeute. De telle sorte qu'évoquer la dimension du sujet n'est pas ici suffisant: la psychanalyse d'enfants soulève, qu'on le veuille ou non, un problème original et présente bien une spécificité.